



Devenir agricultrice à Boudnib

Raja Aoujil, agricultrice

Propos recueillis par Nicolas Faysse

Contact : raja.aoujil@gmail.com

Comment avez-vous eu l'idée d'être agricultrice ?

J'ai grandi dans les oasis de Boudnib, mais mes parents n'étaient pas agriculteurs. J'ai fait des études de langue arabe à Errachidia. Dans les années 2010, c'était le moment où est apparue une « nouvelle » agriculture à Boudnib, avec notamment la plantation de palmiers de variété Majhoul, à la fois par des investisseurs et les agriculteurs de la région. En effet, ici, les conditions sont bonnes pour produire, il y a de l'eau souterraine.

En 2012, j'ai entendu parler de la possibilité de commencer des projets agricoles dans les terres collectives pour les ayants-droit de la région. Je n'avais pas d'expérience en agriculture. J'ai discuté avec mes amis garçons qui avaient une expérience en agriculture, et j'ai décidé de me lancer.

¹ Sur ce processus d'intégration des femmes ayants-droit « *soulaliyates* » au processus à la mise en valeur des terres collectives, voir les articles de [Kadiri et Er-Rayhany \(2019\)](#) et de [Ait Mous et Berriane \(2016\)](#).

J'ai commencé le processus, avec d'autres hommes et femmes. Dans le passé, les femmes n'avaient pas accès aux terres collectives, mais dans ce nouveau processus, les femmes ont été considérées de la même façon que les hommes¹.

Comment avez-vous eu l'accès à des terres ?

Je me suis lancée, mais j'avais peur. Je n'avais pas de travail, pas de moyen de financement, et pas d'expérience en agriculture. Je me disais que l'agriculture, ce n'est pas pour les femmes. Mais ma famille m'a encouragée. Ils m'ont dit : « essaie d'avoir accès à ces terres collectives, si ça marche, très bien, et si cela ne marche pas, tu ne perds rien ! »

Durant trois mois, on a préparé les papiers, on était un groupe de 35 personnes. C'était le premier groupe d'ayants-droit à faire le processus d'accès aux terres collectives à Boudnib. Les hommes ne souhaitaient pas au début que des femmes déposent des dossiers. Mais c'était une demande des autorités que les femmes participent. Parmi les 35 personnes qui ont déposé leurs dossiers, il y avait 6 ou 7 femmes.

Les dossiers de demande de terres sont passés par de nombreuses institutions : les représentants des tribus, c'est-à-dire les *nouab*, la direction des affaires rurales au niveau du ministère de l'intérieur au niveau de Boudnib, au niveau de Errachidia, de Rabat. Le processus a été très long, je n'ai eu mon contrat qu'en 2016. Ce contrat est avec le ministère de l'intérieur, avec une durée de location illimitée. Je paie un petit loyer chaque année pour 5 ha.

Parmi les autres femmes, certaines ont eu accès à la terre, mais après en ont donné la gestion à des hommes de leur famille. Nous ne sommes que trois femmes qui gérons nous-même notre propre exploitation.

Nous étions le premier groupe d'ayants-droit, maintenant, de nombreux autres hommes et femmes ont suivi le même processus pour obtenir le droit de cultiver dans les terres collectives à Boudnib.



Comment avez-vous développé votre exploitation agricole ?

J'ai obtenu 5 ha, c'était la même surface pour les hommes et pour les femmes. Mais ma terre est loin de ma maison, la distance est de 5 km, et je dois les parcourir à pied.

Pour l'investissement dans l'exploitation agricole, il y a eu de nombreuses subventions. J'ai eu une subvention complète de la part du Ministère de l'Agriculture pour le forage, le système d'irrigation, le bassin, et les plants de palmiers de Mahjoul.

J'ai progressivement planté deux hectares de Majhoul et 1 hectare d'oliviers (et aussi des oliviers tout autour de mon exploitation comme brise-vent). J'ai acheté moi-même les plants d'olivier.

J'ai planté des oliviers parce que j'ai vu que cela va être rentable, un litre vaut 100 dirhams ! Je suis sûre que le marché va demander de l'huile d'olive dans le futur. Tout le monde fait du Majhoul ici, les investisseurs comme les gens originaires de Boudnib, il faut diversifier ! Aussi, les palmiers prennent beaucoup de temps pour donner une récolte. Et puis, les dates de récolte du palmier dattier et des oliviers ne sont pas les mêmes, ce qui permet de mieux organiser la récolte pour chaque culture.

Aussi, j'ai un petit jardin potager, pour faire des légumes pour la consommation familiale, et un peu de luzerne pour le bétail.



Comment se sont passées les premières années ?

Je n'avais pas d'expérience au départ, c'était dur. Je devais demander beaucoup d'informations. Parfois le forage ne marchait pas ou le goutte à goutte ne marchait pas, j'ai rencontré de nombreux problèmes ! Un voisin qui est technicien agricole m'a beaucoup aidée.

Je travaille moi-même, et parfois j'ai des ouvriers. J'ai souvent des problèmes avec des ouvriers masculins qui ne me respectent pas. Par exemple, une fois ils sont arrivés en retard. Ils pensaient que j'étais en train de dormir à la maison ! Ce n'est pas le cas de tous les ouvriers. Mais je préfère de toute façon travailler avec les ouvrières, elles sont plus sérieuses.



Parfois, je me sentais découragée. Je voyais que mes palmiers n'étaient pas bien. Je voulais tout arrêter. Je me disais « l'agriculture c'est trop dur, c'est

pour les hommes ». Mais je revenais le lendemain dans mon exploitation, je voyais les arbres, et je me remettais au travail.

J'ai eu l'occasion d'améliorer mes compétences aussi. En 2016, je suis partie aux Etats Unis dans le cadre d'un programme d'accompagnement de femme leaders pour la paix et la sécurité. J'ai rencontré de nombreuses femmes leaders venues du monde entier. En 2018, j'ai suivi une formation professionnelle sur la conception et gestion de projets à l'université de Errachidia.

Ici à Boudnib, il y a le projet de barrage Kaddoussa. Le barrage est terminé maintenant, je me suis enregistrée pour avoir de l'eau dans le futur. Mais, surtout, dans le cadre de ce projet, il y a un appui en conseil agricole. Il y a eu de nombreux ateliers sur les techniques de production agricole. J'ai appris de nombreuses choses, notamment sur le compost, sur les techniques d'irrigation ou les demandes d'eau des palmiers. Dans ces ateliers, il y a à la fois des hommes et des femmes.

Pendant toutes ces années, je n'ai pas eu de revenu. L'année dernière, seuls deux palmiers ont donné une récolte. Cette année, tous les palmiers devraient donner une récolte – mais les oliviers sont encore trop jeunes. Mes frères m'ont aidée durant toutes ces années pour que je puisse vivre, ils m'ont toujours aidée dans mon projet.

Comment vous sentez-vous maintenant ?

Maintenant, je suis expérimentée, j'ai confiance en moi. Et j'aime l'agriculture !

Par le passé, souvent les hommes venaient me voir et me disaient : « ta terre est trop loin, tu ne vas pas y arriver, vends-la moi ». Ils attendaient que je me fatigue, pour l'acheter. A un moment, je pensais la vendre, mais

plus maintenant. Ma terre fait partie de ma vie. Aussi, nous avons besoin d'exemples de femmes qui travaillent la terre. Maintenant, les agriculteurs hommes acceptent que je sois une agricultrice.

Quels sont vos projets ?

Je vais planter un autre hectare d'oliviers cette année. Aussi, nous avons créé une coopérative de 13 femmes. Elles ont une expérience en agriculture oasisienne. Avec cette coopérative, on va planter ensemble 1 ha de quinoa ce mois-ci, sur mon exploitation. Nous allons faire la transformation du quinoa et vendre partout au Maroc.

Cette année, avec un groupe d'agriculteurs, nous avons aussi commencé le projet de passer en bio. Dans ce groupe, il y a des hommes et quelques femmes. J'ai commencé la transition en bio sur mon exploitation. Ils m'ont accepté dans le groupe car ils voient que je travaille sérieusement dans mon exploitation. Je vais aussi planter des plantes aromatiques, comme le thym ou le cumin.

Enfin, dans le futur, je souhaite développer un projet d'écotourisme, avec un gîte rural à côté de la ferme bio : les touristes viendraient passer la nuit et manger de la cuisine faite à partir de produits bios.

Comment pourrait-on mieux accompagner l'essor des agricultrices au Maroc ?

Les résultats du processus des femmes *soulaliyates* à Boudnib sont encore timides, mais c'est quand même une réussite, il faut qu'on ait plus de ces projets au niveau national.

Maintenant, il n'y a plus de différence entre les femmes et les hommes pour les papiers, pour obtenir accès aux terres collectives. Mais il faut que les mentalités évoluent. Souvent, les femmes travaillent dans les exploitations, mais ce sont les hommes qui reçoivent et gèrent l'argent.

On a besoin d'accompagnement, notamment le renforcement des capacités des femmes à prendre des décisions. On a aussi besoin d'exemples de réussite, notamment grâce à des programmes spécifiques d'appui aux agricultrices, qui permettent des échanges d'expérience.

S'il y a de bonnes conditions, les femmes vont réussir, car elles sont plus responsables que les hommes dans les exploitations.